

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 19

Artikel: Lè coincoirès à Dordon
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199359>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

une douzaine de morilles. Quand ce petit manège s'est répété quelques fois, vous commencez à concevoir qu'il existe un rapport entre la fève et la morille, et, dans le secret de votre esprit, vous bâtissez votre petit château en Espagne. A la première fève en vue, vous prenez les devants et... revenez bredouille ! D'ailleurs le maître, son truc éventé, change de tactique : on passe en famille sous les fèves.

« En voilà une ! » dit Jules.

Agité comme une mouche prise sous une cloche, vous tournez éperdument sur vous-même, sans rien voir.

— Où donc ?

— Là, entre vos pieds ; ne bougez pas, vous allez l'écraser.

Enfin, vous comprenez que le calme vous manque et que le calme est la condition *sine qua non* pour découvrir la morille. Aussi, la journée finie, vous aurez quand même dans le fond de votre mouchoir une demi-douzaine de morilles parfumées et plutôt grosses, car vous n'aurez su voir que celles qui le sont !

Pour qui tient à la réputation de bon morilleur, il est aisé de s'en donner l'apparence. Voici la recette ; surtout, donner chaud !

Vous remplissez votre mouchoir de petites pives et de mousse ; par dessus vous arrangez les quelques morilles trouvées, de façon qu'elles se laissent entrevoir discrètement.

— Tout ça de morilles ! dit un passant.

— Et puis qu'on n'en a pas encore assez.

— Eh bien, vous êtes des fins !

Et pendant qu'un sourire de triomphe et de condescendance s'esquisse sur vos lèvres, vous passez lestement et pour cause.

Les morilleurs sont volontiers un peu blagueurs. Quand ils comptent leurs prouesses, ils rendraient des points à ceux de Marseille ou de Tarascon.

— Te souviens-tu de la morille à Gérard, celle qu'il avait trouvée dans le trou d'une pierre, au fond de son jardin ? On pouvait bien la voir, mais pas la toucher.

— Et la mienne, celle qui avait poussé sur le bord de mon képi, où je mets mes morilles sèches ? Je l'avais laissée pour l'inspection et le major m'a fiché six heures de clou : il a cru que j'avais mis deux ponpons à ma seille à chouchoute.

— Moi, j'ai vu mieux que ça, dit le maître. Il y a deux ans, j'avais ramené un gros mouchoir de morilles depuis la Begasse et, nature, comme le mouchoir était propre, je m'en suis servi plus tard. Voilà-t-il pas que le printemps suivant, je me sentis pris par le nez ; plus moyen de souffler ! Je consulte le docteur, celui du Château, et qu'est-ce qu'il découvre ? Une grosse morille qui m'avait germé dans la trompe à moustache !

— La trompe d'Eustache, je suppose.

— Fais pas le malin ; de moustache, quand je te dis ! Et qu'elle forçait vingt-trois centimètres...

— Et qu'en as-tu fait ?

— Pardi, je l'ai envoyée à ceux de B., pour en semer la graine aux Naz !

Une séance chez le dentiste.

Elle me faisait très mal et lui m'attendait. Je vais jusqu'à la porte, puis, au moment de presser le bouton de la sonnette, je m'aperçois que je n'ai plus mal du tout. Alors, me souvenant d'avoir encore plusieurs courses à faire en ville, je m'en vais. Mais à mesure que je m'éloigne de la maison du dentiste, la douleur augmente et, bon gré, mal gré, il faut y revenir. Cette fois, inutile de sonner ; la porte s'ouvre comme par enchantement : « Si madame veut attendre ici, monsieur sera libre dans cinq minutes. » Oui, cinq minutes de dentiste ; cinq quarts d'heure pendant les-

quels on est partagé entre la souffrance et l'appréhension de voir arriver le guérisseur.

« Monsieur, elle me fait horriblement souffrir. Ce doit être celle-ci, en haut à gauche, à moins que ce ne soit celle-là, en bas, un peu plus à droite. » — « Hm, hm, montrez-moi ça. » Et scindant son discours de petits coups, qui vous vont jusqu'aux molles, de son instrument d'acier sur mes dents : « Celle-ci (un coup) aurait besoin d'être aurifiée ; celle-là (un coup) n'en vaut plus la peine : nous allons l'extraire tout à l'heure. Ces deux-là, au coin (deux coups) ne vont pas tarder à se carier. Si nous les arrachions toutes, qu'en dites-vous ? Avec un médecin et du chloroforme cela ira tout seul. Les premiers jours vous souffrirez bien un peu ; du reste, ce n'est pas mon affaire. Mais après, oh après, nous vous mettrons un beau ratelier complet, conditionné d'après les plus récents progrès de l'art et vous serez débarrassée de moi et de mes confrères à tout jamais. » — « Ma dentition est donc en bien mauvais état ? » — « Non, non, trois ou quatre qui ne vont pas, les autres sont saines. Seulement comme on ne sait jamais ce que l'avenir nous réserve, mieux vaut prendre ses précautions » Eh bien, merci ; vous êtes gentil, vous, avec vos précautions. Ne pourrait-on pas aussi, toujours par précaution, vous couper un bras, de peur que la gangrène ne s'y mette plus tard ? » — « Alors, allons au plus pressé. » Et la pince d'acier se ferme sur ma dent. — « Aïe, aïe, mais arrêtez, arrêtez donc ! je ne veux pas qu'on me fasse mal. Reculez-vous. » — « Lâchez-moi, lâchez-moi donc ! Comment voulez-vous que je travaille quand vous me tenez les deux mains ? » — « Alors, vous vous arrêterez quand je crierai ? » — « C'est bon, maintenant j'ai encore six victimes qui attendent. Voulez-vous, oui ou non ? » — « Enfin, puisqu'il le faut. Seulement ne me faites pas mal. Oh, aïe, arrêtez... aïe oh, vous me... ! » — « Han ! tenez, la voilà votre dent, dans cette cuvette. C'était le moment de l'ôter. Quoi ? » — « C'est tout ? » — « Non, maintenant je vais plomber l'autre. » — Et l'homme de l'art relève le marchepied du fauteuil pour que je ne puisse bouger, m'enfonçant un tas de choses en caoutchouc dans la bouche et s'appretant à me bâillonner. Moi, j'arrache tout ! — « Non ! je veux descendre de là. Je ne veux pas me laisser bâillonner, je ne veux pas qu'on m'attache ! Comment voulez-vous que je me défende dans ces conditions ? » — « Mais c'est justement pour que vous ne vous défendiez pas » — « Et moi je veux me défendre, na ! » — « Alors nous ne pouvons pas nous entendre. » — « Mais oui, vous n'avez qu'à faire comme je vous dis, voilà ! » — « Mais non, c'est vous... »

Pendant, nous avons fini par nous entendre : la dent, objet du litige, a été aurifiée et j'ai gardé les autres.

ÉLÉONORE BICHELER.

Lé coincoirès à Dordon.

Sti an, l'est l'abbahy dai coincoirès, àobin, se vo z'amà mi, l'est l'an io cliào vermenès dè bitès saillont dè terra po prevolà su lè noyi, lè pérai, lè pomai, enfin su ti cliào bio z'abro dè noutrès verdzi ; on ein vai pertot, pè lè tsamps, lè prà, lè courtis que devouront et depelhonit tot, asse rai qu'on détireure que tint on pourro diablo pè sè pattès.

S'on poi on iadzo arrevà à esterminà totès cliào vaunèzès dè bitès, du la primera tant-qu'à la derraira, cein sarai 'na ruda boun'afère, mà, n'ia pas méche ! Kà l'est tot coumeint lè motsès et lè tavans, cein grànt tant qu'on derai que ti lè z'ans y'ein a mè et jamé dè la via on ne vao poi ein fère façon, à mein que lo bon Dieu ne no baillai on coup dè man, on dzo que sarà dè bouna et que l'einvoyai con-

tre cliào bourtià dè bitès, onna peste, on déludzo, lo choléra mortibusse que dourai on part dè senanès et que lè fassè crèvà à tsavon et lè voires assebin.

Mà, po lo moment, faut se contentà d'ein esterminà no-mimo lo mè qu'on pào et l'est por cein que ti lè z'ans que cliào tsancres dè cancoirès sè mettànt à prevolà, faut allà sacàorè lè z'abro la né, àobin dè bon matin adon que le sont aliettaies pè dezo lè folhies, ein reimplià dai sa et lè portà dein la tsaudaire dè la coumouna po lè z'escoffiyi.

Et, coumeint vo sèdès, tsacon est d'obedzi d'ein veni portà on tant dè quarteron, suivant dièro l'a dè pousès dè terrain.

Dein 'na coumouna proutso dè Montbliesson, l'aviont decidà, po cliào cancoirès, dè menà lè tsaudairès ein défrou d'ao veladzo, io on fasaì lo fu dein lo teimps quand on batio-ràvès lo tsenèvo, p'ceque y'ein a que desont que cliào couètès dè cancoirès fasiont cheintre mau pè lo veladzo ; l'ont amenà on demimoulo dè sapin po fère couaire l'èdhie et quat'r'à-cinq sa dè tsau po mècllià per dedein, que cein devèssai fère crèvà clià vermena sein trève ni rémission. Et coumeint failai bin dou gaillà po fère tot cé commerço l'ont nonmà lo sergent et lo taupi « préposès ài coincoirès » à trai francs per dzo.

Po que cliào bitès, on iadzo crèvàies, n'eimpouèzèni pas et que séyant reduitès bin adrai, l'aviont fé, decoutè lè tsaudaires on pecheint crào et à mésoura que l'eint aviont fé 'na couèta, lè poaisant avoué on goumo et lè tsampàvant dein la crào, pu l'ai fottiont on part dè palà dè tsau pè dessus et vouaïque fé, passàvont adon à on autre couèta.

On dzo que lo vòlet à Dordon, arrevà avoué dou sa dè coincoirès su 'na bèrossa, lo sergent et lo taupi étiont via, l'aviont età baire on demi-litre à la pinta, kà paret que cé meti baillè onco prào la sai ; adon noutron vòlet, quand vai que y'avai nion perquie, s'est de : « Ne vu pas dzoure on chàora ice et pisque sont via, vè fère mè-mimo. »

Ne fà don ni on ni dou, delietè sè sa et lè voudhiè'na pas dein la tsaudaire, mà dein lo crào et quand l'eut fé, l'eimpougnè 'na pàla qu'étai perquie et se met à comblià lo crào avoué la terra qu'on l'ai avai trè, pu fot lo camp avoué sa bèrossa et sè sa ein sè deseint : « Cliào coo ont onco d'ao bon teimps, sont bin payi et no faut fère lào z'ovradzo ! »

Quand lo taupi et lo sergent sè sont ramenà dè la pinta, l'ont rattisà lo fu qu'allavè sè dè-tieindrè, mà n'ont papi z'u cousin d'avezà lo crào et, coumeint n'aviont perein dè coincoirès à couaire, sè sont chète decoutè lè tsaudaires et sè sont met à tourdzi ein atteindeint que cauqon arrevè avoué d'ao butin.

Mà tandi que tourdzivè, vouaïque qu'on out 'na brechon d'ao diablo pè vai lo crào ; on n'ouïssai què bz... bz... bz... bz... qu'on arai djurà que totès lè cancoirès d'ao canton dansivant devèron tant cein fasaì dè boucan. Ma fai lài dou gaillà vont vaire et quand vavont totès cliào bitès que ressaillivant dè terra, l'eimpougnont dai chàtons et rào ! rào ! lè z'éterteissant tant que poivant, mà totès lè menutes, l'ein ressaillivant dai z'altro que sè mettiont à prevolà et failai restà quie po lè z'accliopà. L'ein ont zu po 'na bouna vouarba, allà pi !

— Tot parai, desai lo taupi, quand lè z'uront trè totès escoffiyi, faut que cliào bitès séyant durès à crèvà, kà portant l'ont barbottà dou-trai iadzo dein la tsaudaire et te vai, le sont onco ein via !

— Cein m'èbahie assebin, fà adon lo taupi, mà que vao-tou ? l'est petètrè assebin la tsau que n'ein met dedein que ne vaillai rein, ora on fà dè la tant crouia martchandi !... * *